

En galerie à Lausanne



L'artiste lausannoise expose pour la deuxième fois à la galerie Heinzer Reszler, qui a repris les anciens locaux d'Alice Pauli au Flon. ODILE MEYLAN

Peintre, Jessica Russ met l'ambiance

Multiprimée, la trentenaire expose à nouveau chez Heinzer Reszler. Un travail qui intrigue et galvanise.

Florence Milloud

Souvent, au cours de la conversation, Jessica Russ se retrouve dans la position du «Penseur» de Rodin, sa main, gracieuse, posée sous le menton. Et des pensées qui semblent cheminer un bout de temps avant d'être verbalisées. Mais c'est surtout la réserve de l'artiste, exposée jusqu'au début de l'année prochaine à la galerie Heinzer Reszler, qui touche. Quand elle n'intimide pas! Mélancolique.

Le contraste est total avec les aplats de couleurs vives qui scandent les toiles composant cette exposition lausannoise. Il y a de l'ardeur. De l'inspiration. Du tempérament. Il y a ce quelque chose qui nous gagne et qui, dans le même temps, nous échappe. Qui nous étreint dans un espace donné et, à la fois, nous perd dans un ailleurs. «C'est vrai que cette volonté de couleurs, de toutes ces couleurs... n'est pas tellement suisse», rigole-t-elle. Derrière les apparences, la vivacité est bien gardée, soutenue par une authentique détermination d'artiste.

La trentenaire, venue à Lausanne après une enfance à Nyon, sait surprendre avec sa vision de l'art. «J'assume l'idée de décoration, d'ornement. Et j'aime comme Matisse en parle.» Lui qui considérait l'art moderne comme un acteur de la vie quotidienne, déclarant qu'un tableau dans un intérieur «répand autour de lui de la joie qui nous allège par les couleurs». Jessica Russ renchérit: «Je vois aussi ce côté très littéral de la peinture qui est faite pour être au mur chez quelqu'un qui va vivre avec. Et j'imagine le tableau comme une proposition au long cours, comme quelque chose de mouvant, susceptible d'accompagner différents moments et temps de l'existence.»

Cette générosité infuse dans l'œuvre, féconde. Comme dans l'énergie qui anime la trentenaire!

On lui demande si elle fait partie des artistes qui peinent à se séparer de leurs pièces, mais on connaît déjà la réponse: c'est non. Elle peint pour que ses compositions respirent. Pour qu'elles profitent à d'autres en devenant un terrain de jeu infini pour l'esprit en quête d'évasion. De méditation. Ou de lâcher-prise. Certains contours peuvent parfois laisser apparaître l'idée d'un visage, la silhouette d'un volatile ou l'allure d'un végétal. Son regard, animé d'un va-et-vient entre l'introver-

sion et la curiosité, le dit avant elle. Observatrice, elle aime chasser les impressions dans la nature. Dans ce visible organique où son esprit d'artiste puise des formes avant de les diluer, de les fondre, de les confondre comme des souvenirs qu'on tenterait vainement de fixer. Reste le feu. Les éclats. Les palpitations. Et cette possibilité de sans cesse ranimer l'âme du tableau. Jessica Russ serait-elle illusionniste?

Formée à l'ECAL et à la HEAD, prix Alice Bailly 2019, elle est

avant tout et définitivement peintre! Un statut, un choix qu'elle consolide dans l'exposition collective «Peintres» du Centre d'art contemporain d'Yverdon. «Ma formation terminée, on a sous-entendu que je m'engageais dans une voie un peu kamikaze. J'ai mis longtemps à oser dire que je suis peintre mais, maintenant, j'adore l'affirmer.»

En deux temps

Dans son atelier de Mon-Repos, l'artiste travaille en deux temps, faisant naître ses esquisses d'une mise en scène libératoire des formes en les dessinant avec des couleurs. Un besoin pour tester les attirances et les connivences. Ou challenger les ambiguïtés. Puis vient le travail sur les luminosités, le choix des lignes qui organisent la lecture et la faculté, une fois sur la toile, d'admettre les accidents et de modifier les équilibres. «Ce que je cherche, c'est une ambiance qui amène dans un monde, dans un ensemble. Même si on ne peut pas le définir ni dire ce qu'on y voit. J'aime cette résistance à la description: c'est une forme de liberté»

Jessica Russ confesse aussi aimer l'idée du faire qui sous-tend l'histoire des maîtres de la peinture. Et dans le bonheur de parler de ce qui l'anime, à ce moment-là, la trentenaire évoque la foi que l'artisan met dans le travail bien fait. En étant littéralement à l'œuvre. «Dans la peinture, il y a quelque chose qui fait partie de la manière de vivre. De cette envie de donner de la joie, du plaisir, de l'énergie: quelque chose de beau», ose-t-elle. Ajoutant immédiatement que «c'est dur de parler du beau». Aux cimaises de la galerie Heinzer Reszler, il est là. Dans une version galvanisante, intrigante et sensible.

Lausanne, galerie Heinzer Reszler, jusqu'au 6 janv.
www.heinzer-reszler.com



L'exposition montre les dernières pièces comme «Vitamine C», 2023, acrylique sur toile, (140 x 90 cm). ODILE MEYLAN



Eurydice (Marie Perbost), emportée par la mort, pour le plus grand plaisir de Pluton (Julien Dran). JEAN-GUY PYTHON

Chez Offenbach, enfer et paradis filent le tournis

Opéra de Lausanne Dans «Orphée aux enfers», Olivier Py s'amuse à nous embarquer dans un voyage temporel aux multiples couches.

Quel pot de colle, cet Orphée! Dans «Orphée aux enfers», relu par Olivier Py, à l'affiche de l'Opéra de Lausanne, le héros de l'opéra-féerie de Jacques Offenbach est un parfait antihéros, artiste surfait, chevelure à la Claude François, les bras couverts de tatouages pour faire moderne. Incarné par Samy Camps, bouillonnant ténor dont on aurait goûté davantage d'airs, il est plus souvent affublé de son seau de glu que de son violon: il l'utilise pour piéger Eurydice, pour coller des affiches de recherche de sa défunte épouse et pour réparer son violon détruit lors d'une crise de sa femme.

Quelle écervelée, cette Eurydice! Certes, les concertos de violon «d'une heure un quart, le comble de l'art», très peu pour elle... Face à son mari, elle rouspète, pète un câble et se la pète avec son Aristée de berger, fagoté en ouvrier, qui se révèle être un sacré branleur. Cric-crac, elle se voit enfermée aux enfers, avec pour seule compagnie ce balourd de John Styx (merci Frédéric Longbois), avant de céder aux avances vrombissantes d'un Jupiter zélé (non, aïlé). Lequel, au final, la condamnera aux travaux forcés chez Bacchus. Marie Perbost fait de cette cocotte une belle rebelle, à la voix saine et fraîche, à la pétulance drolatique, à la carrure de soprano du genre turbo.

Quelle classe, ce Pluton! Julien Dran promène sa nonchalance de dandy roublard, de ténor de charme cachant un habile prestidigitateur de vies et grand manipulateur des passions les plus inavouables. C'est en somme lui qui tire toutes les ficelles. Et sa métamorphose, au premier acte, d'ouvrier-berger en maître de cérémonie, sur fond de «Jardin des délices» de Jérôme Bosch, est à se damner de rire!

Quel opportuniste, ce Jupiter! L'apparat et même le boc de Napoléon III vont comme un gant à

Nicolas Cavallier, souverain omnipotent dans sa réplique de palais Garnier (le bâtiment de l'Opéra de Paris avait été imaginé et voulu par l'empereur). Mais son pouvoir vacille. Pourtant, la voix de baryton sûre et timbrée, il trouve la parade pour détourner l'attention de son épouse et pour divertir sa cour. Son numéro de haute voltige en mouche aguicheuse fait déjà partie des scènes d'anthologie de ce spectacle. Pour se tirer d'affaire, il devra se défaire d'Eurydice, mais rebondira en séduisant l'Opinion publique, pourtant bien peu affriolante.

Miroir à peine déformant

Quelle plaie, d'ailleurs, cette Opinion publique! Affublée d'un imper triste et de lunettes de myope, Sophie Pondjiclis a l'aplomb de la morale toujours sur le qui-vive, drapée dans sa bonne conscience castratrice. Une figure intemporelle!

Quel facétieux, cet Olivier Py! On l'attendait en deus ex machina de la débauche et de la luxure. Il tend au public d'aujourd'hui le miroir à peine déformant de celui d'Offenbach jadis, sans provocation gratuite et tout en sous-entendus subtils. Ne disait-il pas récemment, dans une interview au «Temps», que nous vivions aujourd'hui un Second Empire sans la fête? Qu'à cela ne tienne, le metteur en scène recrée et cette irrévérence, et cet esprit festif sur le plateau de l'Opéra de Lausanne, avec une troupe de solistes sautillante en diable, un chœur d'une rare présence physique et une équipe de danseurs aux jarrets bien moulés. Et pourtant, même en glissant des drapeaux tricolores et en faisant lever les cuisses des danseuses dans des cancons endiablés, cela ne paraît jamais surjoué ni premier degré. Chapeau!

Et chapeau aussi à ce pince-sans-rire d'Arie van Beek, homme-orchestre du Sinfonietta de Lausanne sans qui les rengaines d'Offenbach n'auraient pas eu un tel goût de reviens-y!

Matthieu Chenal

Lausanne, Opéra, me 27, je 28, ve 29 et di 31 déc. (19 h), www.opera-lausanne.ch

En deux mots

Soutien à Depardieu

Cinéma Une soixantaine de personnalités du monde de la culture française, dont le réalisateur Bertrand Blier et les actrices Nathalie Baye, Carole Bouquet ou Charlotte Rampling, dénoncent un «lynchage» de Gérard Depardieu dans une tribune publiée lundi sur le site du «Figaro». Pour rappel, l'acteur mis en examen pour viols depuis 2020 est au cœur d'une polémique après un documentaire. «Lorsqu'on s'en prend ainsi à Gérard Depardieu, c'est l'art que l'on attaque», dit le texte. Des associations féministes qualifient pour leur part ce

soutien de «crachat au visage des victimes». **ATS**

Volée en pleine rue

Street art La police de Londres a annoncé deux arrestations ce week-end à la suite de la disparition d'une œuvre de Banksy, emportée devant des témoins à peine après avoir été revendiquée par l'artiste sur son compte Instagram. L'œuvre, trois aéronaves qui semblent être des drones de combat sur un panneau stop, était apparue vendredi dans le quartier de Peckham, dans le sud-est de la capitale britannique. **AFP**